

Enzo Cormann

17

*"On ne voit jamais la pleine bataille. Elle est trop grande pour qu'un homme la voie autrement que par les signes qu'on lit. C'est là-bas qu'elle se déchaîne, c'est ailleurs, toujours ailleurs."*

HENRI BARBUSSE, *Ce qui fut sera.*

## OUVROIR

*Dans une salle paroissiale transformée en atelier, trois jeunes femmes, sous la houlette de la Générale – dame d'âge mur en tenue de deuil – peignent à l'aide de balais de grandes pièces de bâche destinées au camouflage.*

LA GÉNÉRALE

Trentième mois !

Trentième mois, troisième nouvel an de guerre

Les russes imprévisibles – pays au bord du gouffre – veulerie asiatique

Américains chichiteux – le "pragmatisme" américain, n'est-ce pas

"Faites donc la guerre, nous ferons la paix"

Et pendant ce temps, Verdun !

Digue de bravoure contre la déferlante barbare, modèle d'abnégation

Où par parenthèse nos bâches de camouflage – nos bâches, eh oui –

Nos bâches ont fait Verdun, voilà qui n'est pas rien

Notre ouvroir cité en exemple par le Quartier Général – et l'autre soir à trois reprises par le Préfet

"Exemple type de l'entreprise patriotique tant au point de vue social que de l'effort de guerre" – excusez du peu

Trop délayé, ma petite Odette

Un camouflage trop clair fait une cible commode, n'est-ce pas – pour ne pas dire assassine

La nature – disait feu le Général mon époux – la nature est infiniment plus sombre que nous ne voulons l'admettre

La nature et la guerre, n'est-ce pas

Tons sourds, cendres et terres brûlées, verts profonds, maculés, n'est-ce pas – eaux troubles –

Vous ne foncerez jamais assez

Reprenez-moi tout ce bout-là, et vous, Lucie, passez au gris

Trentième mois

Mais, Dieu soit loué, depuis que dure cette guerre, indéfectible soutien de l'arrière

Chaque boche tué l'a été par la colère de tout un peuple

Le poilu – disait feu mon époux le général – le poilu est la pièce ultime d'une machine de guerre où trouve à s'employer la détermination de chacun

In-dé-fec-tible soutien de l'arrière

Heureuses femmes qui, demain, pourront dire "j'en fus"

Heureuses soeurs, épouses, ou mères qui, en sus de leurs hommes

Auront offert leurs bras – pourtant déjà si lourdement chargés d'enfants

Sans compter les travaux incombant à leur sexe

Rappelez-vous Viviani, n'est-ce pas

"Tout est grand qui sert le pays

Debout ! A l'action ! A l'oeuvre !

Il y aura demain de la gloire pour tout le monde"

Marie-Louise, rechargez donc le poêle

Trentième mois

Vous dites, Lucie ?

LUCIE

Non, rien  
LA GÉNÉRALE  
Grisez, ternissez, allez !  
Trentième mois, troisième nouvel an  
Une si longue épreuve — sans parler de nos chers disparus  
Alors bien sûr, le défaitisme — automatiquement, n'est-ce pas  
La tentation du défaitisme — tellement prévisible  
Faiblesse des peuples — impatience — courte vue populaire  
Aucun sens de l'Histoire — écrasante responsabilité des maîtres  
Pacifisme puéril — pose de littérateurs en mal de gloire  
L'ennemi dans nos murs, pernicieux — impalpable !  
Un défaitiste vaut deux boches, faites-le savoir autour de vous  
Foncez, grisez !  
A chacune d'entre vous sa part de gloire — sans doute modeste, mais certes pas  
imméritée  
Et chasse à l'embusqué !  
L'embusqué, disait feu le général mon époux —

LUCIE

*Pierre a passé dix jours à la maison en permission  
Tu n'embrasses pas ton frère ? dit maman  
Pierre regarde à travers moi  
Tu dois mourir de faim, dit maman  
Dans les yeux de Pierre il y a de la boue  
D'abord me laver, dit-il  
Fais-lui chauffer de l'eau, dit maman  
Dans les yeux de Pierre il y a un homme  
Dans les yeux de Pierre, un homme est couché dans la boue  
La pluie fait une flaque sur sa capote, au milieu du dos  
L'homme regarde Pierre à travers la boue  
Pierre regarde l'homme à travers moi  
Aurai-je, un jour, un homme, à moi ?  
Me regarde pas comme ça, dit Pierre*

MARIE-LOUISE, à propos du charbon.

Le sac est presque vide, Madame

LA GÉNÉRALE

L'autre soir chez le préfet, notre ouvroir cité en exemple

J'ai fait valoir que nous étions prioritaires

"Je ferai en sorte que vous puissiez passer l'hiver" m'a-t-il promis

Textuellement : "passer l'hiver" — il en était confus

"Ma foi, mon cher, ai-je dit, je ne me savais pas si vieille" — nous en avons bien  
ri

Cinq au-dessous de zéro, ce matin — trentième mois

Nous aurons du charbon, dussé-je piller les caves de la préfecture

ODETTE

Est-ce que ça va comme ça, Madame ?

LA GÉNÉRALE

Salir, ternir, enténébrer

Trentième mois

Indéfectible soutien, certes, mais d'un autre côté, n'est-ce pas —  
Terrible versatilité des peuples  
Certes, les privations — une telle incertitude — qui pourrait nier que l'épreuve  
soit rude ?  
Mais l'intérêt supérieur, nom d'un chien ! — l'avenir de la Nation — l'esprit de  
sacrifice  
Seulement voilà — grandeur déchue — mesquinerie moderne  
Là nous payons le prix — la lâcheté des maîtres  
Nous ne sommes pas des bêtes, Dieu merci  
Homo erectus, n'est-ce pas — faire face — stoïcisme  
Les boches totalement démoralisés — toute la différence de la race  
Laminés, épuisés, divisés ! — une simple affaire de mois, désormais  
Tenir — coûte que coûte, n'est-ce pas  
"On les aura !"

MARIE-LOUISE  
*Demi-livre de lard — 1 franc 35*  
*Choux — 1 franc 10*  
*Carottes, navets — 0 franc 15*  
*Poireaux — 0 franc 40*  
*Font 3 francs — une journée de salaire*  
*Un jour de perdu, une soupe de gagné*  
*Les femmes et les enfants mangent, les femmes et les enfants vivent*  
*Les hommes meurent, les hommes tuent*  
*Pourquoi les hommes meurent-ils ? Pourquoi tuent-ils ?*  
*Pourquoi les femmes vivent-elles ? Pourquoi élèvent-elles des enfants ?*  
*Il y a certainement une réponse — qui la connaît ? — silence*  
*Grise, ternis, cesse de penser*

LA GÉNÉRALE

Vous rêvez, Marie-Louise ?

MARIE-LOUISE

Un étourdissement, Madame

Ça va passer

LUCIE

Les vapeurs de peinture

ODETTE

Moi, c'est le soir, j'ai des nausées

LA GÉNÉRALE

Étourdissement, nausées — et vous Lucie ? de l'eczéma, peut-être ?

LUCIE

Combien de temps pensez-vous que ça va durer encore, Madame ?

LA GÉNÉRALE

Vous vous écoutez trop, toutes autant que vous êtes, ça vous jouera des tours

Ça durera ce que ça devra, n'est-ce pas

Et vous et moi nous devons faire tout ce que nous pouvons pour éviter que ça  
dure plus que ça ne le devrait

Chacun de nous souffre — j'en ai eu ma part — mais songez seulement

Il serait aisé d'en finir, naturellement — rien de plus facile — paix "négociée",  
n'est-ce pas

Négociée ! — adjectif pompeux signifiant tout bonnement "à genoux"  
Paix mendrée — paix honteuse  
Et ces trente mois de guerre n'auraient servi à rien ?  
Que croyez-vous qu'en eussent pensé tous ceux qui ont donné leur vie durant  
ces trente mois ?  
Et que penseraient nos enfants d'une génération de capitulateurs qui leur  
léguaient un pays amputé, soumis aux appétits teutons ?

ODETTE

*Mais tu ne dois jamais douter de mon amour, t'avais-je écrit,  
J'avais lu la phrase dans un roman  
L'histoire d'une fille qu'on a fiancée de force à un embusqué  
Nous nous étions embrassés pour la première fois la veille de ton départ  
Tu m'avais demandé si j'avais connu d'autres hommes avant toi  
Je ne savais pas trop ce que tu entendais par connaître  
Tu n'étais pas le premier à m'avoir embrassée  
"Ne t'en fais pas pour ça", ai-je dit  
Et je pensais à toutes les femmes que tu avais, forcément, dû connaître  
Et d'un seul coup tout m'a paru si triste  
Tu m'a demandé de ne pas pleurer, puis tu t'es mis à sangloter dans mon cou  
Et tu disais " pauvre petite"  
Et sur la place on entendait  
— Tous à Berlin ! — Mort à Guillaume !*

VOIX DIVERSES

*— C'est la guerr', la guerr', la guerre !  
C'est la guerre qu'il nous faut ! Ho, ho, ho, ho !  
— C'est l'Alsace qu'il nous faut !  
— On compte sur vous pour leur mettre la pile, les jeunes !  
— Ramenez-nous le Kaiser, qu'on le fasse frire !  
(Rires, applaudissements.)*

ODETTE (suite)

*Mais tu ne dois jamais douter de mon amour, t'ai-je écrit dans ma première lettre  
Sans savoir si ce qui me faisait pleurer quand je pensais à toi était véritablement de  
l'amour  
Ni ce que tu voulais dire quand tu prononçais ce mot  
Ni ce que tu éprouvais quand tu le lisais  
Mais il y avait ce mot entre nous qui tenait lieu de tout le reste  
Et qui valait peut-être mieux que ce qu'il voulait dire  
Et quand je t'écrivais il me semblait que ma vie se mettait à compter davantage  
Et peut-être ta vie était aussi plus forte, là-bas, avec mes lettres dans ta poche  
Et je priais pour toi  
— Sache que je prie pour toi.*

LUCIE

A part ça, les nouvelles ?

MARIE-LOUISE

Sous-marins boches

LA GÉNÉRALE

Torpillages

La lâcheté même

ODETTE  
Un cargo anglais  
MARIE-LOUISE  
Et trois chalutiers  
LUCIE  
Et les américains ?  
LA GÉNÉRALE  
Quoi, les américains ?  
LUCIE  
Qu'est-ce qu'ils attendent ?  
LA GÉNÉRALE  
Les torpilles boches  
Le couteau sous la gorge  
ODETTE  
Et sur le front ?  
MARIE-LOUISE  
Pas bien fameux  
ODETTE  
Tu as du courrier ?  
MARIE-LOUISE  
Une lettre de Paul  
LUCIE  
Qu'est-ce qu'il raconte ?  
MARIE-LOUISE  
Rats et totos  
Comme d'habitude

LETTRE DE PAUL (*chanson*)  
*Ma chère Marie porte-toi bien  
Ici nous ne manquons de rien  
Soupe de boue soufflé d'obus  
Gnôle et coups de gueule en veux-tu*

*On tue du toto et du boche  
Et ceux d'en face en font autant  
La vie du poilu est rien moche  
Entre deux morts on tue le temps*

*On nous oublie  
Comme tu m'oublieras*

*On nous enseigne – comme c'est beau  
Qu'un héros saigne dans son tombeau  
Il saigne encore nous dit-on par  
Esprit de corps – c'est un hussard*

*De balivernes en balles perdues  
La mort est toujours au programme  
Au grand bordel des étendus*

*Elle nous veut tous – oui madame*

*On nous oublie  
Comme tu m'oublieras*

*La vie est belle à ce qu'on dit  
Il en est pour la trouver fade  
Nous avons attaqué lundi  
A quand la prochaine canonnade ?*

*Le ciel est gris comme tes yeux  
Tout a la couleur de la suie  
Les copains disent que le Bon Dieu  
Nous a fait cocus – vous aussi*

*On nous oublie  
Comme tu m'oublieras*

**MARIE-LOUISE**

*Mon cher Paul,*

*Tu devrais pourtant bien savoir comme je suis, tout d'une pièce disait mon père, tu m'as suffisamment plaisantée là-dessus, mais tu t'es mis en tête des saletés, et je suppose que je dois en remercier tes camarades, vous vous remontez le bourrichon, et le vin comme toujours n'arrange rien.*

*Toute la journée à l'ouvrage, le soir il n'y a plus personne.*

*La maison est tenue, et les gosses vont leur bonhomme de chemin, le petit commence à écrire, tu le verrais tirer la langue, c'est roulant.*

*Pour ce qui est des provisions on se débrouille, ce n'est pas très varié mais les enfants ne manquent de rien.*

*Nous parlons de toi pendant le souper, je leur lis des passages de tes lettres, pense à les embrasser dans ta prochaine.*

*Le petit pleure un peu, mais Lucien est très fier de son père, mets-lui donc quelques mots pour lui dire d'obéir, c'est un bon petit gars mais tellement remuant – ton portrait craché.*

*Ta lettre m'a fait de la peine, mais c'est du passé.*

*Reviens-nous vite.*

*Marie.*

**ODETTE, LUCIE, MARIE-LOUISE <sup>1</sup>**

**Salir**

**Ternir**

**Enténébrer**

**La nature plus sombre**

**Infiniment**

**INFINIMENT PLUS SOMBRE QUE NOUS NE VOULONS L'ADMETTRE**

**La vérité**

---

<sup>1</sup> *Musique. Trois voix tissées, tutti en capitales, parties chantées en caractères gras.*

La vérité de la nature  
 Infiniment plus sombre  
 MAIS  
 La vérité se mord la langue  
 La vérité s'efface  
 DEVANT L'INTÉRÊT NATIONAL  
 La vérité figure en blanc dans les passages censurés des articles  
 La vérité fait une tache blanche  
 Infiniment blanche  
 Sur la nature infiniment sombre  
 LA VÉRITÉ FAIT TACHE  
 Salir  
 Ternir  
 Enténébrer  
 Une femme vêtue de noir remonte la rue vers ton immeuble  
 LA VÉRITÉ — LA VRAIE — C'EST ELLE  
 Tache noire sur le ciel blanc  
 Appointée par le gouvernement  
 Payée trois francs pour venir dire  
*madame, soyez courageuse, j'ai l'immense douleur*  
 CONDOLÉANCES PATRIOTIQUES  
 Le soir on aperçoit des visages de femmes aux fenêtres des cuisines  
 Elles écartent les rideaux et risquent un coup d'oeil sur le trottoir d'en face  
 C'EST ELLE !  
 La femme en noir payée trois francs vérifie sur sa fiche le numéro de  
 l'immeuble  
 Son regard gravit les étages  
 Quatrième droite  
 DIEU !  
 Ne serait-ce pas cette fenêtre où le rideau soudain lâché bouge encore ?  
 Cramponnée à l'évier, la femme du quatrième droite se force à respirer  
 profondément  
*C'est impossible, sois raisonnable, sa dernière lettre*  
 CELA NE PEUT PAS ÊTRE  
 Puis l'oreille collée à la porte de l'entrée  
*La voici au premier, elle s'arrête, les pauvres gens, mais la voici qui monte encore*  
*Mon Dieu, faites qu'elle s'arrête !*  
 MON DIEU, CELA NE DOIT PAS ÊTRE  
*Et voici qu'elle frappe au second*  
 Merci Mon Dieu, Ah pauvres gens !  
 Mais que dit-elle ?  
*N'a-t-elle pas prononcé mon nom ?*  
 DIEU, QUE CELA NE SOIT PAS !  
*C'est au-dessus, dit une voix*  
*J'espère qu'il n'est pas arrivé malheur ?*  
 La dame en noir ne répond rien  
 Les pas reprennent  
 Sur le pallier du quatrième

Les deux femmes se dévisagent  
Vous êtes bien Madame... ? Puis-je entrer ? C'est votre petit garçon ?  
Il serait peut-être préférable –  
Madame, j'ai une bien triste nouvelle  
J'ai le douloureux devoir –  
Je suis moi-même veuve de guerre et croyez bien –  
**L'enfant s'est assis dans la chambre et regarde**  
**L'ombre que fait sa main sur le plancher**  
**Dans la pièce voisine une dame**  
**Qui lui a caressé les cheveux**  
**Avait à parler à sa mère de choses**  
**Qui ne regardent pas les enfants**  
**Comme elle est grande comme elle est drôle**  
**Cette main noire sur le plancher**  
Salir  
Ternir  
Enténébrer

LUCIE

*Un homme est couché dans la boue*

MARIE-LOUISE

*Cesse de penser*

ODETTE

*Je prie pour toi*

#### LA GÉNÉRALE

Nos bâches ont fait Verdun, n'est-ce pas  
Qui sait si celles-ci ne joueront pas leur rôle dans la bataille décisive ?  
Notre ouvroir cité en exemple par le Quartier Général  
"L'ouvroir de la Générale" – c'est ainsi qu'on l'appelle  
"Exemple type de l'entreprise patriotique tant au point de vue social  
que de l'effort de guerre" – fermez le ban  
*Nous donnons du travail à ces pauvres filles*  
Faites-le savoir autour de vous  
*Certaines ont il est vrai connu des jours meilleurs*  
*Mais à la guerre, n'est-ce pas –*  
*La guerre a ceci d'excellent, disait feu mon époux le général,*  
*qu'elle remet les pendules à l'heure*  
*Toutes les pendules, ajoutait-il, sans exception*  
*Vous ne pensiez sûrement pas si bien dire, mon ami*  
*La guerre a ceci d'excellent qu'elle nous restitue un destin*  
*(qui a dit ça ? – sûrement pas lui – serait-ce de moi ? – je le noterai ce soir dans mon*  
*journal)*  
*Évidemment, notre mariage – il en allait ainsi dans le temps, n'est-ce pas*  
*Mais cette extravagante sensation de liberté au sortir du cocon familial*  
*J'aurai rempli sans renâcler mon devoir d'épouse*  
*– et de femme d'officier supérieur*  
*Tous ces messieurs – grande classe – danseurs épatants*  
*– galanterie, culture, virilité de bon ton, humour*  
*– grands connaisseurs en vins, en cigares, et en femmes*

*Étourdissant, étourdissant*  
*Vous aviez, il est vrai, vos habitudes au Chabonais*  
 – *Vous sortez, mon ami ? – Je me rends au cercle ma chère,*  
*nous sommes le troisième lundi du mois*  
*Et j'essayais en vain de vous imaginer en compagnie de l'une de ces poules*  
*Qui, toute mamelles et bouche, vous gratifiait d'une de ces acrobaties sordides*  
*dont elles ont paraît-il le secret – qu'elles le gardent, pensais-je –*  
*A moi le titre et la pension, à elles la boue et le pourboire*  
*Le lundi au bordel, le mardi au champ de tir*  
*Votre métier, ce n'était pas la guerre, mais le commandement*  
*"La petite brune et une bouteille de Cliquot !*  
*Je ne veux voir qu'une seule tête !*  
*A mon commandement ! – "*  
*Je venais quelquefois vous admirer de loin*  
*Vous toisiez depuis votre monture ce grand troupeau de nains dociles*  
*emmaillotés de drap garance*  
 – *l'homme de troupe, disiez-vous, les hommes, MES hommes –*  
*Mais la guerre a ceci d'excellent, n'est-ce pas –*  
*Ils tombèrent tous, et sur vos ordres, en s'en allant comme un seul homme*  
*cueillir la mort dans leurs uniformes écarlates*  
*Puis à ce qu'on m'a dit, flanqué de quelques jeunes saint-cyriens*  
*vous vous êtes rendu sur le champ de bataille*  
*afin d'expertiser le carnage*  
*Là, je vous imagine, bien aisément,*  
*impeccablement mis*  
*(et comme à votre habitude, je suppose, cinglant à petits coups de cravache vos bottes de*  
*cavalier)*  
*jetant sur les lignes ennemies un regard incrédule*  
*tandis que les saint-cyriens vomissaient à genoux parmi les cadavres*  
*La dernière salve fut pour vous*  
*Il était donc écrit que vous deviez mourir à l'aube de ce siècle*  
 – *mais avec quatorze ans de retard*  
*La guerre avait enfin remis les pendules à l'heure*  
*Toutes les pendules, n'est-ce pas, sans exception*  
*La guerre a ceci d'excellent, mon ami, qu'elle est absolument moderne*  
*(à noter également)*

Eh bien, Odette ?

ODETTE

Madame, je peux vous parler un instant ?

LA GÉNÉRALE

Je vous écoute, mon petit

ODETTE

C'est rapport aux nausées

LA GÉNÉRALE

Que voulez-vous que j'y fasse ?

ODETTE

Ce n'est pas la peinture

LA GÉNÉRALE

Les solvants ?

ODETTE

Ni la peinture, ni les solvants, Madame

— Je suis bien malheureuse, tenez

LA GÉNÉRALE

Epargnez-moi ces pleurs

Vous êtes fiancée, n'est-ce pas ?

ODETTE

Oui, Madame

LA GÉNÉRALE

Il est au front ?

ODETTE

Je m'en veux tellement, si vous saviez comme je m'en veux

LA GÉNÉRALE

Faut-il que vous soyez — Sommes-nous des bêtes, à la fin ?

Et l'autre ? Qui est-ce ? — Un embusqué, à tous les coups

Qui est-ce ? Répondez !

ODETTE

Je ne sais pas

J'ai fait sa connaissance par hasard

LA GÉNÉRALE

A d'autres !

ODETTE

Les choses sont allées si vite

Je ne sais pas ce qui m'a pris

Il m'a dit qu'il était — je ne sais plus — ingénieur civil

Il était de passage — nous sommes allés danser, et puis —

LA GÉNÉRALE

Tandis que vous dansiez avec votre soi-disant ingénieur civil

Avez-vous seulement songé que votre fiancé était en train de risquer sa peau  
sous les tirs d'obus et les rafales de mitrailleuses ?

Y avez-vous songé ?

ODETTE

Je lui ai tout avoué dans une lettre

LA GÉNÉRALE

Petite idiote !

Vous vous étonnerez après cela d'apprendre qu'il se sera porté volontaire  
pour la première mission-suicide

Vous pouvez vous vanter d'avoir commis là une jolie bêtise

ODETTE

Je ne pas eu le courage de la poster

— La voici

LA GÉNÉRALE

Donnez-moi ça

Je vous défends, vous m'entendez ?

Je vous défends absolument de lui écrire à ce sujet

ODETTE

Mais il y aura l'enfant

LA GÉNÉRALE

Combien de mois ?

ODETTE

Deux

LA GÉNÉRALE

Quand revient-il en permission ?

ODETTE

Dans trois semaines

LA GÉNÉRALE

Ai-je besoin de vous dire ce qu'il vous reste à faire ?

ODETTE

Lui parler ?

LA GÉNÉRALE

Qu'avez-vous fait avec votre soi-disant ingénieur ?

Après le bal, qu'avez-vous fait ?

Cessez donc de pleurnicher !

Et puis la guerre — les privations, n'est-ce pas

Les soucis, et cetera

L'enfant viendra prématurément — la chose est assez courante

ODETTE

Mais nous n'avons jamais — sans compter que ses parents — nous ne sommes pas encore mariés

LA GÉNÉRALE

Vous allez me faire le plaisir d'offrir à ce pauvre garçon tout ce qu'un permissionnaire est en droit d'attendre de sa maîtresse

Qu'il apprenne quelle genre de femelle vous faites à votre heure

— Vous n'aurez qu'à penser à l'ingénieur civil —

Et s'il s'étonne de ne pas vous avoir trouvée dans l'état où l'on peut légitimement s'attendre à trouver une jeune fille rangée

Inventez dieu sait quelle défloration accidentelle lors d'une chute de bicyclette

Brodez, mentez, pleurnichez comme vous savez si bien le faire

Jurez, devant Dieu, sur la vie des êtres qui vous sont chers

Et montrez-vous inconsolable tant que vous ne l'aurez pas entendu vous demander pardon et se battre la coulpe en se traitant de sale type

Vous pourrez alors vous montrer magnanime

— c'est-à-dire rien moins qu'ignoble, n'est-ce pas —

Et consentir comme à regret à de nouvelles étreintes

ODETTE

Ignoble, vous avez raison

LA GÉNÉRALE

Sans compter que vous vous surprendrez peut-être

A prier qu'une marmite boche vous débarrasse de lui

ODETTE

Ne dites pas ça

LA GÉNÉRALE

J'ajoute que c'est d'un point de vue statistique

Le dénouement le plus probable de cette lamentable intrigue

Un ingénieur civil !

— Je ne sais pas ce qui me retient de vous flanquer une bonne fessée —  
Retournez au travail

*FINALE DE L'OUVROIR (Chant)*

LUCIE

Un homme est couché dans la boue  
C'est à Craonne c'est à Verdun  
On appell' ça mourir debout  
Du côté de Vaux et de Dun

C'aurait peut-être été le mien  
Peut-être bien, peut-être pas  
Et mêm' si c'était un vaurien  
C'était quelqu'un, ce n'est plus rien

Ne restez pas là dans la boue  
Relevez-vous, souriez-moi  
Regardez-moi, ne dites rien  
Prenez ma main, enlacez-moi

*Valse de Lucie*

MARIE-LOUISE, ODETTE

Aux petites heures de la nuit  
A petits pas dans leur chambre  
Les yeux clos les filles dansent  
La valse des veuves blanches

Au cavalier sans visage  
Elles offrent toute leur vie  
Elles sont seules et elles dansent  
La valse des veuves blanches (*bis*)

MARIE-LOUISE

Les femmes vivent les hommes meurent  
Est-ce que c'est ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ?  
Nous survivons tandis qu'ils tuent  
C'est plutôt ça — c'est rien que ça

Rentre chez toi, ne pense pas  
La vie c'est la vie, c'est comme ça  
Paraît qu'un jour on les aura  
On aura qui ? on aura quoi ?

Quand j'pense à lui je ne sais pas  
Je ne sais pas à quoi il pense  
Quand j'pense à lui ce n'est pas lui  
Ce n'est pas lui, ce n'est pas ça

*Valse de Marie-Louise*

ODETTE, LUCIE

Rentre chez toi, ne pense pas  
La vie somme toute n'est rien  
Que le contraire de la mort  
Une petite valse de rien

Trois p'tits tours et tralalère  
L'air de rien la ritournelle  
Fait taire la guerre le temps  
D'une petite valse de rien (*bis*)

ODETTE

Mais tu ne dois jamais douter  
De mon amour t'avais-je écrit  
J'avais copié cette fredaine  
Dans un mauvais roman pour dames

Trois ans de guerre m'ont appris  
Ce qu'il en coûte d'être femme  
Heureuse que tu sois en vie  
Je voudrais bien vivre la mienne

Ne sois pas triste je ne vaux rien  
Je ne te quitte pour personne  
Je suis seule et veux le rester  
C'est là le fin mot de l'histoire

*Valse d'Odette*

LUCIE, MARIE-LOUISE

Là le fin mot de l'histoire  
Ou peut-être son début  
Au front ça cogne et ça meurt  
A l'arrière les idées valsent

La guerre peut bien être en panne  
Mais l'histoire, elle, n'attend pas  
En guerre les idées valsent  
La paix n'en reviendra pas (*bis*)

ODETTE

A part ça, les nouvelles ?

MARIE-LOUISE

Tu as lu le communiqué

LUCIE

Il ne se passe rien

ODETTE, MARIE-LOUISE, LUCIE

Rien.

## CAGNA

*Trois soldats dans un abri de tranchée, la nuit.*

MAILLEGRAIN

Un type comme lui — qu'est-ce que ça veut dire ?

Quand tu sais comme il y allait

Avec cet air qu'il a dans les coups durs

Dur à la peine, têtu — tout comme un boeuf

Garein, planque-toi, bon dieu ! — J't'en fous

Mais tu ne l'auras jamais vu courir, jamais

Tout au pas, comme un boeuf, traçant droit —

En avril, pour l'attaque du mamelon

Les bonshommes fauchés par paquet sur notre gauche, et qui je vois ? — Garein

Garein-le-boeuf marchant comme il marche tout d'un paquet un peu penché

Enjambant tout, feraille et corps, sans regarder ni droite ni gauche

Et c'est à peine s'il bronche quand ça pète

Couvert de glaise et de sang, la gueule toute noire, avec les yeux bien ronds

Il marche comme s'il savait, comme s'il n'avait jamais douté que toutes les balles, tous les obus avaient été fondus pour d'autres

Comme si ç'avait été le cauchemar d'un autre — de tous les autres — mais en aucune façon le sien

Il marche comme il marchait dans le civil j'imagine, dans la forêt landaise en compagnie de son chien

Ou comme on marche pour marcher dans la cour de promenade d'une prison

GRANDJEAN

Sourd au reste du monde, oui, replié sur sa marche

Arpentant mentalement une maison ou une femme

Garein sourd au milieu des trous de bombes, au-dessus des trous des visages

Et marchant tout d'un bloc parmi les démembrés, les déchiquetés, les désarticulés

Absent, pas résigné — c'est votre affaire, pas la mienne, et foutez-moi la paix

MAILLEGRAIN

Et moi qui le regarde du fond d'un trou, marcher encore sur le tapis de capotes bleues en direction du sommet — Garein ! couche-toi !

Le soir nous buvons le coup, je lui demande, T'es donc si pressé de crever ?

Et lui, ronchon, J'fais mon boulot, c'est marre

Un type comme lui — qu'est-ce que ça veut dire ?

GRANDJEAN

C'était en avril et nous sommes en juin

CHASSAGNE

Combien en reste-t-il d'avril ?

Nous étions 250 et nous sommes — combien ?

GRANDJEAN

Tout dépend si tu comptes les blessés

CHASSAGNE

Allez, 25

MAILLEGRAIN

Si c'est pour me rappeler ce qui m'attend –  
 Je te parle de Garein  
 GRANDJEAN  
 Justement, Garein sait compter lui aussi  
 CHASSAGNE  
 Après le Chemin des Dames, le 21 avril, ça j'oublierai jamais  
 Ce jean-foutre de Nionce –  
 – Alors, Garein, on ne salue plus ?  
 GRANDJEAN  
 – Seulement les hommes, monsieur-le-capitaine  
 MAILLEGRAIN  
 "Monsieur-le-capitaine" !  
 Sacré bonhomme  
 CHASSAGNE  
 Du tac au tac  
 Comme s'il avait mijoté ça toute la journée  
 MAILLEGRAIN  
 Probable que c'était le cas  
 GRANDJEAN  
 A sa figure on pouvait voir que ça venait de loin  
 Un type revenu d'entre les morts pour dire son fait à un jean-foutre  
 GRANDJEAN  
 D'ailleurs le Nionce n'a pas moufté  
 CHASSAGNE  
 D'autant qu'on avait tous été tellement surpris –  
 MAILLEGRAIN  
 Surtout venant de Garein, faut dire  
 CHASSAGNE  
 – qu'on a éclaté de rire  
 GRANDJEAN  
 Nionce a tourné les talons et nous sommes restés là, à nous regarder  
 Silencieux  
 Tout sourire, idiots et frères  
 Soudain plus riches d'une certaine chose  
 Qu'aucun de nous n'osait encore nommer  
 Et tous autant que nous étions, conscients que cette chose  
 Cette chose sans nom qui nous coupait le souffle et nous laissait éberlués  
 Venait à l'instant de nommer tout ce que nous étions  
 – La bête tout à coup se souvient de marcher sur deux pattes  
 Et regardant son maître, dit : "Qui crois-tu que je suis ?"  
 Et la bête de somme : "Et toi, petit boucher, hors de mon champ"  
 Le chien : "Ces mains qui t'ont nourri, baise-les !"  
 Le pou : "Je veux ma part du monde"  
 "Et maintenant, disait la chose sans nom, apprends ce que nous sommes :  
 Rescapés que nous sommes, morts en sursit  
 Enjambeurs de cadavres, viande à schrapnel  
 Pouilleux galeux diahrréïques perclus timbrés, tout ce que tu voudras  
 Mais hommes

Tout bonnement des hommes"

CHASSAGNE

Tout comme toi, petit boucher

GRANDJEAN

Pour peu que tu cesses d'aboyer

MAILLEGRAIN

L'espèce humaine —

CHASSAGNE

Eh bien ?

MAILLEGRAIN

Je repense à Garein

Un type comme lui

Qu'est-ce que ça veut dire ?

BALLADE DE LA CHOSE SANS NOM

Sur l'air de "La chanson de Craonne" ("Bonsoir m'amour" d'Adhémar Sablon).

CHASSAGNE

Un soir au bordel deux chasseurs à pied

Quand "Au suivant !" dit la pute

A coups de poing se disputent

Le prochain tour dans l'pucier

GRANDJEAN

L'un mourut le coeur percé d'une lame

(Parlez d'une histoire d'amour !)

Même la maquerelle a versé des larmes

— De crocodile comme toujours —

CHASSAGNE, GRANDJEAN

Quant à c'que laissa ce trépassé-là

Dans la tête des gars ça n'a pas de nom

CHASSAGNE, GRANDJEAN, MAILLEGRAIN

Ça n'a pas d'nom, ce genre de chose

Qui vous change un bonhomme

Sur le fumier fleurit la rose

Voilà comme nous sommes

L'horreur de la guerre on connaît

Mais qu'est-ce qui fait qu'on n'est

Pas que d'la chair à canon ?

— Une chose sans nom

MAILLEGRAIN

Démobilisé ce grand mutilé

Rentre mal rafistolé

Sa gueule est si bien cassée

Qu'on ne peut plus l'embrasser

GRANDJEAN

Ses propres enfants crient à son approche

Et il répugne à ses proches

Son faciès de monstre n'a plus rien d'humain

— Il est pourtant cousu main —

MAILLEGRAIN, GRANDJEAN

La guerre est hideuse chacun le suppose  
Mais voir son visage c'est tout autre chose  
MAILLEGRAIN, GRANDJEAN, CHASSAGNE  
Tout autre chose, ce genre de truc  
Qui vous remue son homme  
Tantôt l'on traque, tantôt l'on truque  
Voilà comme nous sommes  
"Un ordre est un ordre" on connaît  
Mais qu'est-ce qui fait qu'on est  
Capables de dire non ?  
– Une chose sans nom

MAILLEGRAIN

A ce qu'il paraît les Russes ont mis crosse en l'air

CHASSAGNE

La crosse et tout le reste

Tsar princes ministres généraux – tout y passe

GRANDJEAN

L'armée russe est aux mains des comités de soldats

MAILLEGRAIN

Et les comités de soldats ?

CHASSAGNE

Aux mains de la révolution, mon p'tit père

GRANDJEAN

Avec un grand R

MAILLEGRAIN

Le p'tit père ne veut qu'une seule chose : la paix

– Avec un grand P –

Ils veulent quoi, les soldats russes ?

GRANDJEAN

La justice

CHASSAGNE

Ils veulent aussi la paix

GRANDJEAN

La paix des peuples

Pas celle des exploités

MAILLEGRAIN

Moi, je n'en connais qu'une, de paix

Et si tu veux savoir à quoi elle ressemble

Pense à ta vie, je veux dire ta vie d'avant

– Avec un grand V –

Pense que tu veux vivre

Ne pense pas à la justice, ne rêve pas de révolution, crois-moi – tiens-t'en à la vie

GRANDJEAN

Certaines vies n'ont de vivant que le nom

MAILLEGRAIN

A commencer par la nôtre, depuis trois ans

GRANDJEAN

Tout se tient  
 Cette guerre était en germe dans la paix qui l'a précédée  
*(Surgit un rat.)*  
 CHASSAGNE  
 Là ! Derrière toi !  
 MAILLEGRAIN  
 La trique ! Vite !  
 GRANDJEAN  
 Manqué !  
 MAILLEGRAIN  
 Il est sous mon barda  
 CHASSAGNE  
 Fais gaffe  
 MAILLEGRAIN  
 Cette fois ne le loupe pas  
 Tu es prêt ?  
 GRANDJEAN  
 Vas-y  
 MAILLEGRAIN  
 Cogne !  
 CHASSAGNE  
 Il se dresse !  
 MAILLEGRAIN  
 Cogne ! Mais cogne !  
 GRANDJEAN  
 Saloperie de — !  
 CHASSAGNE  
 Il va sauter, fais gaffe !  
*(Le rat bondit — cri de Grandjean, mordu à l'épaule — le rat cherche la gorge — mord les doigts de Grandjean qui l'agrippent...)*  
 MAILLEGRAIN, à Chassagne  
 Ta crosse ! Ta crosse, bordel !  
 CHASSAGNE, empoignant son fusil par le canon, à Maillegrain  
 Tire-le en arrière ! Grouille !  
*(Maillegrain veut se saisir du rat pour l'éloigner de la tête de Grandjean — se fait mordre à la main — gueule — le rat s'enfuit — noir.)*

\*  
\*   \*

*(Les trois mêmes, à l'aube. Grandjean a un pansement autour du cou, Maillegrain a bandé sa main droite — Chassagne boit.)*  
 CHASSAGNE, improvisant sur un air connu.  
 C'est la maladie du citron  
 La fièvre du sommet du tronc  
 Pour la soigner deux solutions  
 S'taper une poule ou un flacon

GRANDJEAN

*Nous descendons nous descendons  
Plus bas que terre – avons été mangés  
Par la terre – avons erré  
Dans ses entrailles – Job nu dans le ventre  
De la baleine – abandonnés – par qui ?*

CHASSAGNE

Ça n'se fume pas mais ça se broit  
Ça n'se bouffe pas mais ça s'rumine  
C'est à peine moins chiant je crois  
Que de sauter sur une mine

GRANDJEAN

*Si tu pouvais me voir tu comprendrais  
Tu comprendrais mais tu ne m'aimerais plus  
Désormais je te verrai toujours avec ces yeux  
qui ont vu ce rat  
Qui voient sur mes molletières cette croûte de boue mêlée de merde  
Mes yeux verront ton sexe comme ils voient la vermine grouillant autour du mien  
Je te verrai et je ne t'aimerai plus  
Et tu ne comprendras pas  
Si tu pouvais me voir tu comprendrais  
Tu comprendrais et tu ne m'aimerais plus*

CHASSAGNE

C'est la maladie du citron  
La fièvre du sommet du tronc  
Elle vous rend mélancolique  
Mais pas moins con – c'est là le hic

MAILLEGRAIN

*Cinq jours que le vaguemestre n'est pas passé  
Cinq jours sans lettres, sans colis  
Je ne veux pas que tu ailles danser, tu m'entends ? je te l'interdis  
Le chien veut sa gamelle, le rat veut vivre, je te veux à moi, rien qu'à moi  
Au diable Garein, pas mes oignons, écris-moi, je deviens fou  
Garein, j'ai peur, ne pars pas, ne me laisse pas, ne va pas au diable, s'il te plaît  
Continue de marcher, Garein  
Tout comme un boeuf  
Elle n'écrit plus, tu ne marches plus, qu'est-ce que ça veut dire ?*

CHASSAGNE

C'est la maladie du citron  
La fièvre du sommet du tronc  
Je l'ai chopée dans une cagna  
Ou bien dans les roustons d'papa  
(Un temps.)

A quoi tu penses ?

MAILLEGRAIN

Quelle heure est-il ?

GRANDJEAN

Quatre heures passées

CHASSAGNE

Et Garein ? A quoi peut-il penser, Garein ?

A sa dernière partie de pêche ou bien à cette visite du Général au cantonnement ?

Cueilli à sa descente de voiture par des "Buveur de sang ! Assassin !"

– La perm' ou la grève ! a lancé Garein

Et nous étions tous là, pas vrai ? Nous avons tous scandé la chose

Et le Général a eu sa fourragère arrachée

Et pour finir qui l'a sauvé du lynchage ?

MAILLEGRAIN

Garein

CHASSAGNE

Et il a bougrement bien fait

Qu'est-ce que c'est qu'un général ? Un héros ou une crevure ?

Il n'aurait plus manqué qu'on en fasse un martyr

Garein a fait ce qu'il fallait, mais pour finir c'est ça qui l'a perdu

La crevure a pu voir que Garein était le seul homme capable de le tirer de nos pattes

La crevure a pigé qu'il ne devait d'avoir eu la vie sauve qu'à Garein

A l'autorité de Garein – l'autorité du deuxième classe Garein

La crevure a senti que nous respections Garein

Garein nous a dit Ça suffit, et nous l'avons laissé sauver la peau de la crevure

En langage crevure, un type comme Garein, capable de vous sauver d'un lynchage, ça s'appelle un meneur

Et pour toutes les crevures du commandement, Garein a cessé d'être Garein

Pour devenir "meneur", c'est-à-dire personne, c'est-à-dire nous

Nous avons été jugés et nous avons été condamnés

Nous, c'est-à-dire lui, "meneur"

Mais, que je sache, aucun de nous n'est allé voir le tribunal pour déclarer

Lui c'est moi, moi c'est lui, si vous le condamnez, alors condamnez-moi aussi

En cela réside la grande victoire des crevures

En fermant notre gueule, nous avons avéré que Garein n'était pas Garein

Mais bien "meneur"

Et nous avons reconnu tacitement que nous n'étions plus nous

Mais "menés"

Et que nous méritions d'être traités dans cette guerre comme le troupeau d'esclaves que nous sommes

Et c'est à peu près ça que doit penser Garein

GRANDJEAN

A moins qu'il ne pense à sa ferme des Landes

MAILLEGRAIN

Ou à son chien

GRANDJEAN

Ou au bonheur qu'il éprouvait, enfant, à s'endormir dans le giron de sa mère

MAILLEGRAIN

Ou à griller des châtaignes dans la cheminée

CHASSAGNE

Ou bien il dort, tout simplement

GRANDJEAN

Ça lui ressemblerait

CHASSAGNE

Et nous, à quoi ressemblons-nous ? je te demande un peu

MAILLEGRAIN

Nous ne sommes pas des héros, si c'est ce que tu veux dire

Ni héros, ni crevures

GRANDJEAN

Nous pataugeons dans la merde

Et nous nous faisons becqueter par les rats

En attendant que la gradaille nous expédie de l'autre côté des barbelés

Servir de cible aux mitrailleuses boches

– En d'autres termes, nous sommes l'honneur de la Nation

CHASSAGNE

Propos séditieux, propagande défaitiste

Tentative de démoralisation des troupes

– Douze balles dans la peau

*(Bruit de cannonade, au loin.)*

MAILLEGRAIN

On dirait que ça repart, au sud

Deux jours qu'il ne se passe plus rien

CHASSAGNE

Tu dis ça comme si ça te manquait

GRANDJEAN

Nous sommes l'honneur de la Nation

Nous voulons en découdre

MAILLEGRAIN

En découdre, parfaitement !

Donnez-moi dix hommes, ma Crevure – pardon – mon Général

Et je me fais fort de libérer l'Alsace et la Lorraine – et la Belgique, par dessus le marché !

CHASSAGNE

Avez-vous seulement pensé, soldat

Qu'une fois libérés par vos soins les territoires occupés

Nous autres galonnards n'aurons plus aucune raison de faire la guerre ?

Et sans la guerre, soldat, pas de médailles, et sans médailles pas d'avancement

GRANDJEAN

Et l'industrie, y avez-vous pensé, soldat ?

Que deviendraient nos usines d'armement ?

Et ces millions de tonnes d'acier qui attendent d'être fondues

Puis lancées dans les airs avant d'exploser

– Relançant du même coup l'insatiable appétit du marché –

Où trouveraient-elles à s'employer ?

Connaissez-vous beaucoup de produits manufacturés aussi périssables que les bombes ?

MAILLEGRAIN

J'en connais un, oui : l'homme

– Et particulièrement l'homme de troupe, je dois dire

CHASSAGNE

L'homme de troupe n'a pas voix au chapitre !

D'ailleurs l'homme de troupe n'est plus ce qu'il était

J'en veux pour preuve nos résultats

Il y a beau temps qu'on ne trouve plus d'articles de la qualité du grognard napoléonien

GRANDJEAN

L'homme de troupe coûte plus qu'il ne rapporte

J'ajoute que son fort taux de mortalité ne nous est pour le coup d'aucun profit

Moins de soldats, cela signifie moins d'équipements, de camions, de nourriture

—

J'ajoute que ce manque à gagner n'est que faiblement compensé par les investissements hospitaliers

CHASSAGNE

Rendus nécessaires par l'heureuse progression du nombre de blessés

GRANDJEAN

Et puis, que voulez-vous, il faut vingt ans pour faire un homme — cinq heures pour un obus

CHASSAGNE

Et si l'on compte qu'un obus correctement tiré peut tuer une dizaine d'hommes

La victoire des obus est mathématiquement inéluctable — CQFD

GRANDJEAN

Chacun doit aujourd'hui se rendre à l'évidence, soldat

Que l'homme est un produit dépassé, superflu

— Pour ne pas dire nuisible —

Et que comme tel il est promis à une rapide et complète disparition

CHASSAGNE

A laquelle nous autres crevures employons toute notre science militaire

Et toute notre énergie

A mon commandement !

*(Une fusillade, toute proche.)*

MAILLEGRAIN

Le peloton !

GRANDJEAN

C'est Garein

*(Un temps — coup de feu isolé.)*

CHASSAGNE

Le coup de grâce

MAILLEGRAIN

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

## USINE

*Thérèse, la trentaine, ouvrière à l'usine de guerre, et son mari Justin, ancien métallo, "gueule cassée", amputé du bras droit, appareillé, en chaise roulante – un homme-machine d'aspect effrayant.*

THÉRÈSE

Tu ne veux pas que j'ouvre les volets ?

JUSTIN

Non

THÉRÈSE

Au moins les volets, si tu ne veux pas sortir

JUSTIN

Ni les volets, ni rien

Qu'est-ce qui se dit à l'usine ?

THÉRÈSE

Des tas de choses

Tout le monde a d'un coup des tas de choses à dire sur des tas de choses

En dix jours de grève, certains ont plus parlé qu'en dix ans de travail

Je ne connaissais même pas le son de leur voix

JUSTIN

Et maintenant, on n'entend qu'eux

Ça l'ouvre à tout va et ça ne sait rien de rien

Et d'abord j'aimerais bien qu'on m'explique ce que foutent à l'arrière toutes ces grandes gueules

THÉRÈSE

Des ouvriers mobilisés, tu sais bien, affectés spéciaux – il en faut

JUSTIN

Des planqués

Une usine de planqués et de bonnes femmes

THÉRÈSE

Ne sois pas comme ça

JUSTIN

Ne parlons pas des réfugiés

Encore moins des mêtèques

THÉRÈSE

Des marocains

JULES MARMANDE, 30 ans, réformé

Eh, Driss !

JUSTIN

On dirait que tu les aimes bien

JULES

Ecoute-moi bien, Driss

THÉRÈSE

Tu vois le mal partout

JULES

Les gars et moi

On n'aime pas trop te voir traîner du côté des filles

JUSTIN  
Je vois ce que je vois

DRISS  
Je fais rien de mal

THÉRÈSE  
Tu ne vois même pas la couleur du ciel

JULES  
On t'a vu causer avec Rosine

JUSTIN  
Du ciel il pleut des bombes – je les vois comme si j'y étais

DRISS  
Elle voulait que je lui parle du pays  
JULES  
T'avise pas de me charrier, Driss  
Aux filles d'ici, tu leur causes pas du pays  
Tu leur causes pas, tu les regardes pas  
Ici, t'es en France, Driss, tu bosses et tu causes pas aux filles

DRISS  
Rosine, c'est ta fiancée ?  
JULES  
T'occupe pas de ça, Driss  
Discute pas des choses, fais ce qu'on te dit et boucle-la

DRISS  
Pourquoi tu me parles comme à un enfant, mon frère ?  
JULES

Je te parle comme ça me chante, et je suis pas ton frère  
T'as quelque chose à redire à ça ?

DRISS  
Qu'est-ce que tu as de plus que moi ?  
JULES  
Devine !

JUSTIN  
Parle-moi de cette grève

THÉRÈSE  
Aujourd'hui il y avait assemblée générale

JUSTIN  
Grand raout des planqués des bonnes femmes et des métèques  
Thé dansant et cotillons – et concours de grandes gueules  
Et pendant ce temps-là, il pleut des obus boches  
Le boche ne fait pas grève, lui  
Le boche fait la guerre  
Le boche a des obus – nous, nous avons des grandes gueules  
Qui l'ouvrent à tout bout de champ sans rien savoir  
A quoi servent les obus ? tu le sais, toi ?

THÉRÈSE  
A faire la guerre

JUSTIN  
A couvrir l'infanterie

Faute d'obus le poilu crève, c'est aussi simple que ça

Explique donc ça à tes grandes gueu les

THÉRÈSE

C'est ce que leur a dit Marie

JUSTIN

Qui est Marie ?

MARIE PORTE, à *Rosine André*

Des bas des bottines des chapeaux

Une nouvelle robe à chaque paye

Sans parler des sorties où du parfum dont tu t'inondes

Et qui te suis partout

Evidemment pour toi c'est facile

Ni enfants ni mari

Trois sous pour payer la chambre et tout le reste pour les folies

THÉRÈSE

Une veuve de guerre

ROSINE

Et après ?

Elle travaille sur une presse

MARIE

Après, des hommes en viennent aux mains

Hier encore, Jules et Driss

JUSTIN

Les bonnes femmes à l'emboutissage — on aura tout vu

ROSINE

Et après ?

THÉRÈSE

L'ingénieur a reconnu qu'elles travaillent mieux que les hommes

JUSTIN

L'ingénieur ! Je te demande un peu

Ton ingénieur fait le joli coeur et toi tu l'écoutes

MARIE

Après, avec tous ces types qui défilent

Tu finiras bien par tomber enceinte

THÉRÈSE

Les résultats sont là

ROSINE

Et après ?

JUSTIN

J'ai travaillé vingt ans dans cette tôle — je sais de quoi je parle

Qu'est-ce qu'elle disait, ta bonne femme ?

MARIE

Après, fini la fête, ma petite

THÉRÈSE

La même chose que toi

ROSINE

Raison de plus pour en profiter — ma vieille

JUSTIN

Pardi – veuve de guerre

MARIE, à l'assemblée (public)

Écoutez-moi

Il s'est dit beaucoup de choses, depuis dix jours

LUCIEN MÈGE (25 ans, ouvrier mobilisé)

– Un bon gros sac de grain à moudre pour les mouchards de la préfecture !

(Sifflets. Une voix : On les connaît !

D'autres voix : Des noms ! Dehors, les mouches ! Dehors !)

MARIE

Il s'est dit beaucoup de choses –

Mais je voudrais simplement rappeler ce soir pourquoi nous avons fait cette

grève

(Une voix : Pour la paix !)

Tout le monde veut la paix, et le bonheur sur terre

Malheureusement, ce n'est pas pour demain

Espérons qu'après-demain ne sera pas pire encore

Mais pour ce qui est d'aujourd'hui, les salaires ne tombent plus

Et nous avons des enfants à nourrir

(Mouvements divers.)

C'est justement pour ça que nous faisons grève

– Parce que nous avons des enfants à nourrir

Qu'est-ce nous demandions ?

– La semaine anglaise, la journée de huit heures et une augmentation de

salaire

Pour compenser la montée des prix

Après dix jours de grève, qu'est-ce que nous avons obtenu ?

– La semaine anglaise et une indemnité de vie chère

(Une voix : Et nos huit heures ?)

Les huit heures, nous ne les obtiendrons pas

Même si nous faisons la grève encore un mois

Nous ne les obtiendrons pas, parce que nous sommes une usine de guerre

Parce que nous fabriquons des obus, et que notre artillerie en manque

(Une voix : Plus d'obus, plus de guerre !)

Plus d'obus, ça ne veut pas dire la fin de la guerre

Mais davantage de morts

Nos tranchées seront livrées au pilonnage boche

Et nos gars monteront à l'assaut sans l'appui de l'artillerie

La vérité est qu'il faudrait produire un tiers d'obus supplémentaire

Alors quand on leur parle de la journée de huit heures

Les patrons nous sortent les directives du gouvernement

Et quand on en parle au gouvernement

On nous sort les rapports du Quartier Général

(Protestations diverses.)

La plupart des femmes qui ont fait cette grève ont un mari au front – ou un

frère

Alors elles se battent, elles aussi, à leur manière

Même si elles ne risquent pas leur vie

Elles se battent en fabriquant des obus

Et elles en fabriqueront tant que durera cette guerre  
Je voudrais que vous pensiez à ça quand il faudra voter  
Et je voudrais vous rappeler ce que disait le ministre Albert Thomas, l'année  
passée

Du haut d'une pile d'obus, justement, aux ouvriers des usines de guerre du  
Creusot

*(Elle déplie une coupure de presse, dont elle donne lecture.)*

"La victoire plane là, au-dessus de nous, dans la fumée qui remplit cette vallée

C'est sur vous, camarades, que nous comptons pour la saisir  
C'est votre tâche de travailler jusqu'à en tomber, jusqu'à la mort"

*(Une voix : Après toi, Albert ! – Rires.)*

Je voudrais juste ajouter que pour moi

Cette grève nous a permis d'obtenir bien plus que nous pouvions espérer

– Et je sais que beaucoup pensent comme moi

C'est pourquoi je propose que nous reprenions le travail

*(Sifflets, huées. Quelques voix isolées : Elle a raison ! Assez discuté ! Au boulot!)*

JUSTIN

Des comme moi il en est tombé 400 000 en un an, en Artois, en Champagne

Le général désigne un point sur la carte

La carte est en papier, le papier est posé sur une table propre

Le général boit du thé tout en désignant les cotes

309, 315 – l'ordre est répercuté

Dans les tranchées on distribue la gnôle, l'attaque est prévue pour huit heures

– La victoire pour la fin de la matinée ("Bonne nuit messieurs")

Mais le terrain a ceci de différent de la carte qu'il est beaucoup moins propre

La boue se cramponne aux molletières – le soldat ne court pas, il patauge

Les barbelés s'agrippent aux capotes – le soldat ne charge pas, il se débat

Sur le papier, l'offensive ne fait pas un pli

Le temps de la mettre au point, le thé du général n'a qu'à peine tiédi

Sur le terrain, les hommes gesticulent à découvert

Et tombent par centaines sans avoir fait vingt mètres

*(Lucien Mège et Yvonne Guérin.)*

Il faut avoir vu ça pour le croire

Ceux qui ne l'ont pas vu ne savent rien

*(Lucien enlace Yvonne, tente de l'embrasser.)*

Tes grandes gueules pas plus que les buveurs de thé

Ta veuve sait que son mari est mort

"Mort en brave", "Tombé au champ d'honneur"

Ta veuve ne sait rien

Comme je ne savais rien moi-même avant de l'avoir vu

YVONNE

Je t'en prie – on pourrait nous voir

THÉRÈSE

Moi je peux te voir

JUSTIN

Que tu crois

YVONNE

Lucien, il ne faut pas –

S'il te plait, arrête !

*(Elle le repousse.)*

LUCIEN

C'est ton mari qui te gêne ?

Ou c'est les autres ?

Ce qu'on pourrait penser

Ce qui pourrait se dire

Les noms qu'on pourrait te donner

Tu meurs d'envie de le faire mais tu n'oses pas

Dans les réunions tu n'as pas ta pareille pour expliquer que les femmes sont  
libres

Qu'elles sont en tout les égales de l'homme

Qu'elles doivent s'affranchir

Mais dans le fond tu n'es qu'une mijaurée

Qui attend docilement que son époux et maître vienne se soulager sur elle

Lors de ses rares permissions

L'épouse à l'arrière, et la putain au cantonnement

Quelle différence ?

L'une est gratuite et l'autre pas

YVONNE

Je suis peut-être une mijaurée

Mais toi, tu n'es qu'un pauvre type

Tu crois que je ne t'ai pas vu, l'autre soir, avec Rosine ?

LUCIEN

Hé, que veux-tu, ma petite, je suis pour l'amour libre

Et je ne m'en cache pas

Si tu veux t'affranchir il te faut sauter le pas

Fini la jalousie, la pudibonderie

Toutes ces vieilles lunes dont les curés les pères les maris vous ont farci la tête

YVONNE

Lucien Mège, je retire ce que j'ai dit

Tu n'es pas un pauvre type

Mais un salaud de bonimenteur

*(Elle le plante là.)*

LUCIEN

Va donc, allumeuse !

Petite-bourgeoise !

JUSTIN

Donc la veuve a parlé — et qui d'autre ?

THÉRÈSE

Nuytten, du syndicat

JOSEPH NUYTTEEN

*(La quarantaine, secrétaire local du syndicat CGT des métallurgistes)*

Chers camarades,

C'est au moment où la classe ouvrière russe fait la Révolution

C'est au moment où les classes ouvrières des pays alliés

Oublient leur condition prolétarienne

Luttent contre l'autocratie

Pour la justice pour le droit et pour la liberté  
 C'est à ce moment qu'ici et ailleurs  
 Certains profiteurs de la guerre soulèvent par cupidité  
 L'antagonisme toujours latent entre ouvriers et patrons  
 En essayant d'étouffer la liberté syndicale <sup>2</sup>  
 Les réformés engagés dans les luttes revendicatives sont envoyés au front  
 Et il en va de même des ouvriers mobilisés  
 Qui sont de fait privés du droit de grève  
 A Paris, à Toulouse, on a lancé les gendarmes contre les grévistes  
 Ce n'est pas nous qui remettons en cause l'Union Sacrée  
 Mais ceux qui s'en prennent aux travailleurs  
 Et à leurs organisations  
 Les patrons nous accusent de profiter des urgences engendrées par la guerre  
 Pour réclamer des augmentations indues  
 Mais ils ne disent rien des profits colossaux réalisés sur le dos de ceux qui  
 Au front ou à l'arrière luttent quotidiennement pour la défense de la patrie  
 Le coût de fabrication d'une bombe est actuellement de 5,88 F  
 Les patrons prétendent qu'elle leur revient à 12,65 F  
 Pour obtenir ce chiffre, ils comptent une marge de 13% sur les matériaux  
 Et de — tenez-vous bien — 200% sur les dépenses de main-d'oeuvre !  
*(Sifflets, huées.)*  
 Mais il y a plus fort encore  
 Cette bombe, déjà indument estimée à 12,65 francs, est vendue 21,15 francs  
 Ce qui représente un bénéfice net de 15,27 F par bombe  
 Et ce n'est pas tout  
 Ces bombes ne sont pas vendues, comme on pourrait le croire  
 Directement au ministère de la Guerre  
 Mais à une firme parisienne, le "Groupement NICLAUSSE"  
 Qui revend chaque bombe à l'Etat 30,75 francs  
 Encaissant à son tour au passage un bénéfice de 9,65 francs par bombe  
 — Soit l'équivalent d'une journée de salaire d'un ouvrier  
*(Un homme : Je les gagne pas !  
 Une femme : Moi, j'en gagne même pas la moitié !  
 Rires, applaudissements.)*  
 Une bombe produite par les ouvriers des usines de guerre  
 Au prix total de revient de 5,88 F  
 Est donc revendue au ministère de la Guerre avec un bénéfice de 24,87 F  
 Soit une marge de 523% !  
 Plus de cinq fois la mise !  
 Je vous pose la question, chers camarades  
 Qui profite de la guerre ?  
 A qui la faute si nous manquons d'obus ?  
*(Tollé.)*

---

<sup>2</sup> Article (censuré) de Paul Jarnet, secrétaire du syndicat des métallurgistes d'Oyonnax, avril 1917.  
 (Archives Nationales, F7 13 356 à 369. Dossiers relatifs à la surveillance des usines de guerre, de  
 1914 à 1919.)

JUSTIN

Il connaît la chanson, ton CGT

Il va se retrouver au front en moins de deux

Et, hop, oublié, liquidé

"Chers camarades, j'ai chié dans mon froc

– Pour ce que t'en auras l'usage, de ton froc !

C'est demain que tu crèves, t'es pas au courant ?

Ils nous ont concocté une nouvelle offensive"

Union Sacrée – Tu peux te la foutre au cul

THÉRÈSE

Avant la guerre, tu étais syndiqué

JUSTIN

J'étais des tas de choses, avant la guerre, je faisais des tas de trucs

– Qu'est-ce que je ne faisais pas, avant la guerre ?

J'ai été couillonné, comme des centaines de milliers de bonshommes

Changé en épouvantail

Tu crois qu'il existe un syndicat des épouvantails ?

THÉRÈSE

Tu n'es pas un épouvantail

JUSTIN

Non, je ne suis pas un épouvantail

Je suis Maurice Chevalier

Je vais te chanter Prosper

THÉRÈSE

Tu es mon mari

JUSTIN

Un drôle de mari

Même plus foutu de baiser sa bonne femme

THÉRÈSE

Ne parle pas comme ça

JUSTIN

Tu trouves ça vulgaire ?

Plus vulgaire que les chiffres de ton CGT ?

JOSEPH

Les chiffres sont là, Thérèse

J'ai consulté les registres

Vous ne tenez aucun compte des consignes

Vous vous comportez comme des écervelées

Des gamines irresponsables

Les gars ont lutté pied à pied durant des décennies pour diminuer les cadences

Et vous, les femmes, vous n'avez rien de plus pressé que de les augmenter

Pauvres niaises que vous êtes

Ravies de battre des records pour des salaires de misère

Les patrons peuvent se frotter les mains

De quel côté êtes-vous, à la fin ?

Quand les gars reviendront, après la guerre, vous retournerez à vos cuisines

Tandis qu'eux subiront les conséquences de vos sottises

Je vais te dire le fond de ma pensée, Thérèse

L'emploi des femmes constitue un grave danger pour la classe ouvrière<sup>3</sup>

Il affaiblit ses organisations

Et a pour conséquence d'envoyer les hommes à boucherie<sup>4</sup>

Vous voulez donc en plus leur voler leur place ?

Non contentes de n'avoir rien fait pour les empêcher de partir au front

---

<sup>3</sup> Alphonse Merrheim (CGT métallurgie), le 10 décembre 1916, à Cherbourg.

<sup>4</sup> Le même à la Bourse du Travail de Nantes, le 4 juin 1916.

Voilà que vous leur tirez dans le dos  
Et si j'en juge par votre comportement  
Vous danserez bientôt sur leurs tombes

JUSTIN

Regarde-la bien, ma gueule cassée  
C'est à ça qu'il ressemble le monde, ma petite  
Pas aux gueules intactes des embusqués

THÉRÈSE

Je ne suis plus la petite ni la bonne femme de personne  
A l'usine je suis Thérèse

JUSTIN

Et allez donc !  
Tu en as plein la bouche de ton usine  
Je ne faisais pas tant de simagrées quand j'y étais  
Nous n'avions qu'un principe, en ce temps-là  
"Méfie-toi des femmes par-devant  
Des chevaux par derrière  
Et des chefs de tous les côtés"

THÉRÈSE

Tu te méfies de moi ?

JUSTIN

De toi comme du reste – CGT comprise  
Il n'y a donc eu personne pour lui foutre le museau dans sa crotte, à ton  
Nyutten ?

THÉRÈSE

Si – Lucien

JUSTIN

Là, tu m'intéresses

LUCIEN MÈGE

Camarades,

Pour dix heures par jour les mobilisés touchent 7 francs  
Les non-mobilisés 9,50 francs les ouvrières 4 francs  
La pension est de 5,50 francs par jour, rien que pour la nourriture  
Et l'on nous dit qu'il faut se dévouer pour sauver la France !<sup>5</sup>  
Accepterez-vous jusqu'à perpète de travailler pour rien  
De vous serrer la ceinture, de manger des patates, de boire de l'eau  
Pendant que les gros, patrons et commerçants ramassent nos quatre sous  
Gagnent des fortunes en un an ou deux et font bombance tous les jours ?  
N'est-ce pas déjà trop que vos pères, vos frères  
Se fassent tuer pour défendre leurs capitaux, leurs usines et leurs châteaux  
– Ce qu'ils appellent notre patrie ?<sup>6</sup>  
Il ne faut pas que nos camarades des tranchées  
Croient que nous ne luttons que pour obtenir de gros sous

---

<sup>5</sup> Lettre de l'ouvrier Charles Jacquet à Merrheim, secrétaire général du syndicat CGT de la métallurgie

<sup>6</sup> Affiche manuscrite, apposée fin 1916 près de l'usine de la Schappe, à Besançon.

Il faut qu'ils sachent que si nous faisons une action  
C'est pour les sortir des tranchées  
Pour faire finir la guerre  
Nos patrons sont plus boches que les Boches  
Les Boches sont des ouvriers comme nous  
Et nos patrons pourraient bien voir un jour les Français et les Boches  
Se dresser contre eux en chantant ensemble l'Internationale <sup>7</sup>  
Vive l'Internationale ouvrière !  
A bas l'Union sacrée ! A bas la guerre et vive la paix ! <sup>8</sup>  
(L'orateur entonne le refrain de L'internationale, suivi par une partie de l'assemblée.)

JUSTIN

Debout, les damnés de la terre  
Que votre nom soit sanctifié  
Debout, les forçats de la faim,  
Que votre volonté soit faite  
La raison tonne en son cratère  
Sur la terre comme aux cieux  
C'est l'éruption de la fin  
Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien  
Du passé faisons table rase  
Pardonnez-nous nos offenses  
Foule esclave, debout, debout  
Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés  
Le monde va changer de base  
Ne nous laissez pas succomber à la tentation

THÉRÈSE

La grève a été reconduite

JUSTIN

Nous ne sommes rien soyons tout

THÉRÈSE

Il faut que j'y retourne

On m'attend

JUSTIN

Et délivrez-nous du mal

THÉRÈSE

Tu ne respectes rien

(Elle sort.)

JUSTIN, *levant le poing*

Ainsi soit-il

---

<sup>7</sup> Jules Auguste Lebrun, lors d'une assemblée de mineurs à Decazeville, le 28 janvier 1917.

<sup>8</sup> Tract ouvrier, Bourges, 1917-1918 (*Document cité, ainsi que les trois précédents dans "Le Mouvement Social" n°56 (juil/sept 1966) M. Gallo, "Mentalité ouvrière dans les usines de guerre, 1914-1918".*)



## HÔPITAL

*Une salle de musée transformée en hôpital auxiliaire.*

*Trois infirmières, dont une nouvelle recrue.*

JULIE DE SAINTONGES, à Marianne Lambry

"Au médecin la blessure, à l'infirmière le blessé"

Telle est la philosophie du Major — j'aime autant vous prévenir

Lors de la visite, contentez-vous de répondre aux questions qu'il vous pose

— S'il vous en pose — et tâchez d'être brève, sinon —

RENÉE MARMANDE

"Vous êtes dans un hôpital, Mademoiselle, pas dans un salon de thé

Faites-nous grâce de vos papotages"

Ou bien " Apprenez-moi mon métier, tant que vous y êtes"

Dans le genre pète-sec, on ne fait pas mieux

A part ça, bon médecin

DE SAINTONGES

Excellent médecin

Surtout, soyez ponctuelle

MARMANDE

Premier retard, sermon

Au deuxième, purgatoire

DE SAINTONGES

Les retardataires sont retirées des salles de blessés

Et transférées à la lingerie

Une dernière chose : le sourire

Nos blessés sont parfois — comment dire

MARMANDE

Peu ragoutants

DE SAINTONGES

Vous verrez que parfois il n'est pas très aisé de faire bonne figure

Mais nous devons faire face

Un sourire vaut souvent tous les médicaments

MARMANDE

Prière de sortir de la salle pour vomir

DE SAINTONGES

Voyons !

MARMANDE

Ou pour chialer

On en est toutes passées par là — tu verras

DE SAINTONGES

Sourire, fermeté et décence

C'est tout un

MARIANNE LAMBRY

Je ferai de mon mieux

MARMANDE

Jolie comme tu l'es

Tu vas faire des ravages

DE SAINTONGES

Vous n'êtes pas mariée ?  
LAMBRY  
Non  
DE SAINTONGES  
Eh bien, comportez-vous comme si vous l'étiez  
MARMANDE  
Et ne rougis pas à tout bout de champ  
Ils adorent ça  
DE SAINTONGES  
Bref, soyez sur vos gardes  
MARMANDE  
Te bile pas, va  
On s'y fait vite

\*  
\* \*

*Trois blessés, dont deux mutilés.*  
GEORGES BERGAMME(*amputé d'un bras*)  
Alors ? qu'est-ce que tu réponds à ça ?  
ANTOINE CHAVANT(*amputé d'une jambe*)  
A ça, je ne réponds rien — je passe outre, j'ignore  
AUGUSTE LECOUVREUR(*blessé au ventre et à la hanche*), *regardant au dehors.*  
Vous avez vu ? il y a une nouvelle  
BERGAMME  
Parce qu'au fond de toi tu reconnais que j'ai raison  
Toute cette histoire d'art moderne n'est qu'une foutaise  
LECOUVREUR  
Et bougrement gironde avec ça  
CHAVANT  
Hé, ce n'est pas si mal, après tout, une foutaise  
Foutaise, fouterie, il y a du bon là-dedans, tu ne crois pas ?  
BERGAMME  
Si tu espères me choquer —  
LECOUVREUR  
Elle m'a souri, dis donc !  
Quelle gentille même elle fait  
BERGAMME  
Après ce qu'on a connu il va falloir vous lever de bonne heure pour nous  
choquer avec votre art moderne  
CHAVANT  
Après ce qu'on a connu, tout est devenu choquant  
Un type avec deux bras deux jambes  
Des gens qui flânent comme si de rien n'était  
De vieux barbons qui continuent de peindre comme par le passé  
Moi, tout me choque, vieux, tout  
A commencer par ce musée de peinture transformé en hôpital  
Sacré tableau que nous faisons là

Avec nos bouts manquants, nos coutures, nos coliques  
L'art de la guerre ! – croqués sur le vif  
Autant peindre des quartiers de boeuf à l'abattoir  
Une idée, ça, tiens : exposer aux abattoirs  
"L'homme de demain", "Le héros équarri", "La leçon d'anatomie guerrière"  
Au poil, non ?  
BERGAMME  
Choquant.  
CHAVANT  
Ah, tout de même !  
Eh bien tu vois, ce serait ça, en fin de compte, l'art moderne  
Aller au bout de l'idée – quitte à choquer  
BERGAMME  
Tu parles d'une idée  
Exposer de la bidoche  
Tous les bouchers le font  
LECOUVREUR  
Attention, la voilà !  
CHAVANT  
Qui ça ?  
LECOUVREUR  
Mais la nouvelle, voyons  
BERGAMME  
Il y a une nouvelle ?  
*(Entrée de Marianne Lambry. Un temps.)*  
LECOUVREUR  
Je parie que vous êtes la nouvelle  
CHAVANT  
Idiot ! – tu vois bien que c'est la doyenne  
Excusez-le, Mademoiselle, il n'a plus toute sa tête  
Il a reçu une commotion  
LECOUVREUR  
Chavant !  
CHAVANT  
Ne t'agite pas  
Tu sais ce qu'a dit le Major  
BERGAMME  
Lieutenant Bergamme  
Du 32è d'infanterie

LAMBRY

Très heureuse de faire votre connaissance, lieutenant

CHAVANT

Sacré Georges

Antoine Chavant, artiste peintre

LECOUVREUR

Moi, c'est —

CHAVANT

Accepteriez-vous de poser pour moi ?

LECOUVREUR

Chavant !

LAMBRY

C'est très aimable à vous, monsieur Chavant, mais —

BERGAMME

Il plaisantait

LAMBRY

C'est-à-dire que je crains —

BERGAMME

Une simple plaisanterie

N'est-ce pas, Chavant ?

CHAVANT

Si tu le dis

BERGAMME

Vous voudrez bien nous excuser, mademoiselle

Nous nous rendions au réfectoire

Soyez la bienvenue

LAMBRY

Merci

CHAVANT

On fait la course ?

Tu fais la tête, Auguste ?

BERGAMME

Arrête un peu tes couillonades, tu veux ?

\*

\* \*

MARMANDE

En trois ans, j'en ai vu défiler des centaines

On leur coupe une jambe, on jugule l'infection

Quand c'est cicatrisé, dehors — au suivant !

Des centaines de gazés, de mutilés, d'esquintés

A bander, à laver, à sermonner, à rassurer

J'ai vu des types de vingt ans qui ressemblaient à des vieillards

J'ai vu des forces de la nature chialer comme des mômes

J'ai vu de sacrés beaux gars transformés en monstres

Et des agrégés changés en légumes

Dans les journaux, la guerre c'est offensive, contre-offensive

Revers ou avancée — c'est de la géographie  
Vue de l'hôpital, c'est un hâchoir à viande  
Un hâchoir est conçu pour hâcher, alors il hâche  
Il hâche les hommes, et nous, nous les soignons

LAMBRY

Pourquoi tu me dis ça ?

MARMANDE

Parce que j'y pense

Et plus j'y pense —

LAMBRY

Plus tu y penses — ?

MARMANDE

Je ne sais pas

*(Chant.)*

Ça sent l'éther et le grésil  
Les excréments le pus la bile  
L'haleine rance le tabac froid  
La peur la sueur la maladie

Ça gémit parfois ça gigotte  
Ça rouspète ou bien ça pleurniche  
Ça écrit ça lit ça discute  
Ou ça se tait puis ça finit

Ça vous demande l'impossible  
Ça veut de l'amour ou du temps  
Ça se rebiffe et ça maudit  
Ça se regarde et ça frémit

Ça vous a des mots bien gentils  
Ça vous reluque et ça soupire  
Ça se fait tout petit petit  
Ou ça joue les durs mais tant pis

*Est-ce un homme ?  
Est-ce une machine qui crie ?  
Est-ce un fauve ?  
Est-ce un jouet cassé qu'on oublie ?  
Est-ce un ange ?  
Est-ce une chimère ? n'est-ce rien ?  
Est-ce un rêve ?  
Est-ce l'espèce qui veut ça ?*

Ça se souvient au long des nuits  
Quand ça bourdonne et quand ça lance  
Ou ça rêve d'un autre lit  
Quand ça s'ennuie dans le silence

Ça ne vous lâche plus et ça rampe  
Ça vous bouche la vue et ça grince  
Ça vous étouffe et ça vous bouffe  
Ça vous salit et ça vous tue

Ça fait honte et ça s'en balance  
Ça veut beaucoup beaucoup d'enfants  
Ça les expédie en enfer  
Et ça récite des Pater

Ça mange de la chair humaine  
Ça vomit du feu et du fer  
Ça sent la poudre et la gangrène  
Et ça réclame l'infirmière

*Est-ce un homme ?  
Est-ce une machine qui crie ?  
Est-ce un fauve ?  
Est-ce un jouet cassé qu'on oublie ?  
Est-ce un ange ?  
Est-ce une chimère ? n'est-ce rien ?  
Est-ce un rêve ?  
Est-ce l'espèce qui veut ça ?*

D'après toi ?  
LAMBRY  
Je ne sais pas.

\*  
\* \*

CHAVANT  
C'est pour vous  
LAMBRY  
Pour moi ? Qu'est-ce que c'est ?  
CHAVANT  
Vous ne l'ouvrez pas ?  
(...)  
Il vous plaît ?  
LAMBRY  
Qui est-ce ?  
CHAVANT  
Vous  
LAMBRY  
Je ne comprends pas  
CHAVANT  
Il n'y a rien à comprendre  
C'est un portrait, pas un traité de philosophie  
LAMBRY

Mais je ne suis pas comme ça  
 CHAVANT  
 Vraiment ?  
 LAMBRY  
 Je ne suis pas en mille morceaux  
 CHAVANT  
 Vous en êtes sûre ?  
 LAMBRY  
 Je n'ai pas deux bouches  
 CHAVANT  
 Où voyez-vous deux bouches ?  
 Il n'y a qu'une bouche, mais peinte deux fois  
 LAMBRY  
 Je n'ai pas d'aussi grands yeux  
 CHAVANT  
 Ce ne sont pas vos yeux qui sont grands, mais votre regard  
 LAMBRY  
 Ils ne sont pas jaunes  
 CHAVANT  
 Ils éblouissent, comme le soleil  
 LAMBRY  
 Mon front n'est pas bleu  
 CHAVANT  
 Bleu, comme l'horizon  
 LAMBRY  
 Vous faites un drôle de peintre  
 CHAVANT  
 Et vous, une drôle d'infirmière

\*  
 \*   \*

#### CHOEUR DES ÉCLOPÉS ET DES ANGES BLANCS <sup>9</sup>

– *Le 17 est tombé en syncope, le 9 a crié une bonne partie de la nuit*

– *Et le 12 ?*

– *Toujours aussi agité, il n'a rien pris ce matin*

ET LES AMÉRICAINS ?

(– *De grand enfants*

– *Y'a pas plus moderne !*

– *Tu les verrais !*

– *Je les ai vus – de grands enfants, j'te dis)*

– *Et tes typhus ?*

– *Ils me rendent folle*

*J'ai passé la nuit à en empêcher un de mettre dans son lit une bûche enflammée*

---

<sup>9</sup> Femmes en italiques, hommes en caractères simples, tutti en petites majuscules, parties chantées en caractères gras.

*Le pauvre voulait se réchauffer*  
 ET LES RUSSES ?  
 (– Ils vont nous lâcher  
 – Salauds de Bolcheviks  
 – Qu'est-ce que t'as contre la paix ?  
 – Je me disais bien que t'avais une tête de Bochevik)  
 – *Le 20 est tiré d'affaire, j'ai trouvé trois mégots sous son lit, quand je lui en ai fait la remarque il a dit qu'il arrêterait de fumer le jour où j'accepterais de l'épouser*  
 – *Et tu as répondu quoi ?*  
 – *Que ça ne me disait rien de lui servir de cigarette*  
 ET LES ITALIENS ?  
 (– Ils ont mis crosse en l'air à Caporetto  
 – 300 000 prisonniers  
 – Grandes gueules et rien dans le froc  
 – Si ça ne tenait qu'à eux, la paix serait déjà faite  
 – La paix à tout prix, c'est la victoire du Boche)  
 – Tu nous quittes ?  
 – Deux mois de congé de convalescence, mon p'tit père  
 – Qu'est-ce tu comptes faire de ta peau ?  
 – La traîner jusqu'à chez moi et la frotter contre celle de ma femme  
**"D'rester pendant des nuits, des jours**  
**Sans femme à qui faire la cour**  
**Et sans avoir seul'ment d'sa belle**  
**Quelques nouvelles**  
**Ça manque d'amour**  
**On a beau dire que sous les cieux**  
**Les pauvr's homm's sont bien malheureux**  
**n'empêche que l'soir au clair de lune**  
**Un' petit' brune**  
**ça s'rait fameux**  
**Et l'on serr' sa ceintur' d'un cran**  
**En fait d'amour on n'a qu'du vent**  
**R : Mais quand on vient en permission**  
**Et qu'on a fait des provisions**  
**de plaisirs, d'amour et de flamme**  
**A sa p'tit' femme**  
**Plein de passion**  
**On prouv' que le soldat français**  
**Travaill' toujours avec excès**  
**Aux chos's de la r'population**  
**Quand on vient en permission" <sup>10</sup>**

Je me souviens de ce garçon à Etrepilly, cinq minutes avant que le clairon ne sonne l'assaut il me parlait encore de l'élevage de volailles qu'il comptait mettre sur pied dans la ferme de son père — tant de poules et tant d'oies, et dindons et

---

<sup>10</sup> "Quand on vient en permission" (1917) Paroles de Paul Maisondieu et Charles-Louis Pothier, musique de Paul Dalbret (ed. Dufrenne/Salabert) — 2è couplet, 2è refrain.

canards, et que ça devait coûter tant, et que ça rapporterait tant — à l'écouter il serait bientôt le roi de la volaille, un vrai nabab ! — un quart d'heure plus tard il n'était plus qu'une chose sans nom à l'entrée du village

— C'est pas l'heure de rêver, c'est sûr

ET CLÉMENCEAU ?

(— Clémenceau, c'est la guerre

— La paix victorieuse — nuance

— "Nous nous présentons devant vous dans l'unique pensée d'une guerre intégrale"

— Avec lui, ça ne va pas traîner

— Ils disent tous ça

— En attendant, qui c'est qui trinque ? —

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Une paix blanche)

*Cette pauvre Anne de Chanteuil désespère de trouver un jour une affectation, sa cote est au plus bas, même la Comtesse de Mirecroix, sa plus vieille amie, s'est décommandée pour son bridge de mardi, c'est vous dire — je la croise quelquefois, c'est à mourir de rire — "Comment se portent vos chers blessés ? Vous devez en voir de belles ! Ce doit être terriblement excitant, n'est-ce pas ? Ah, si ça ne tenait qu'à moi*

— "

ET PÉTAINE ?

(— "Patience et ténacité"

— Il a rétabli les perms'

— Il a amélioré l'ordinaire

— Il sait ce qu'il fait, lui

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Il voit loin)

Aujourd'hui, j'y coupe pas, la Saintonges m'a mis sur sa liste, ça fait déjà deux semaines que le Major s'étonne de me voir encore ici, toi au moins, avec ta patte en moins, tu ne risques pas d'y retourner, tandis que moi —

<sup>11</sup> **Moi je suis bon comm' la romaine**  
**Fini les draps blancs les fredaines**  
**Demain l'dépot puis l'escadron**  
**L'hiver au front**  
**En guise d'étrennes**  
**J'en connais qui pendant c'temps-là**  
**Se goberg'ront dans les guinguettes**  
**Bien au chaud près du pianola**  
**En tête-à-tête**  
**Avec Lola**  
**Ils exhiberont leurs blessures**  
**Et leurs médailles en jouant les durs**  
**R : Quand on s'en revient de l'arrière**  
**Pour retrouver la pétaudière**  
**Les tranchées, les rats, la mitraille**  
**Tout l'attirail**  
**De cette sal 'guerre**  
**On se sent plus triste qu'un chien**  
**Abandonné à la fourrière**  
**On n'a plus guère de goût à rien**  
**Quand on s'en revient de l'arrière**

\*  
\* \* \*

BERGAMME

*Ma chère Marianne – vous permettez que je vous appelle Marianne ?*  
*Tout est si calme, ici, ces grandes salles immaculées, ces allées dans le parc –*  
*Et votre chère présence est un tel réconfort*  
*Vous n'imaginez pas ce que nous avons connu*  
*N'essayez pas de vous l'imaginer, ne laissez personne vous le décrire*  
*Nos plaies sont bien assez hideuses pour vos vingt ans*  
*L'horreur doit rester implicite, ne laissez pas les mots fâner votre sourire*  
*– lequel est un trésor*  
*Très chère Marianne, je tiens à Orléans une petite mercerie*  
*Vous pourriez en être la reine*  
*De vous savoir à mes côtés illuminerait mon existence*  
*Faites-moi l'honneur d'y réfléchir*  
**LECOUVREUR**  
*Mademoiselle Marianne*  
*Vous viendrez au spectacle, ce soir ?*  
*Il y aura Louise Balthy –*  
*elle est du tonnerre, à ce qu'il paraît*  
*Peut-être qu'on pourra danser, si l'orchestre est d'accord*  
*Je vous regarderai danser, vous serez merveilleuse*

---

<sup>11</sup> Sur l'air du précédent.

*Je serai bientôt démobilisé  
Avant la guerre je voulais entrer aux Chemins de fer  
Vous croyez qu'avec ma hanche – ?  
Mon rêve, ce serait d'ouvrir un restaurant  
Une petite auberge toute simple au bord d'une rivière  
Les amoureux viendraient danser le samedi, on leur louerait des barques  
Le soir, après la fermeture, l'orchestre jouerait une dernière valse  
Rien que pour nous deux  
Vous aimez danser ?  
Alors, pour ce soir, c'est d'accord ?*

CHAVANT

*Marianne, représenter ne veut pas dire copier ni imiter, mais créer<sup>12</sup>  
Il faut remonter du modèle vers la matrice<sup>13</sup>  
Apollinaire en appelle à "l'art inobjectif" – tu connais Apollinaire ?  
Je te le présenterai à Paris, il a été blessé l'an dernier, trépané, mais hors de danger  
Braque – tu connais Braque, le peintre ? – lui aussi a été trépané  
Tu vois que je m'en tire à bon compte avec ma jambe  
A ce que m'écrit Cocteau –  
eh bien, oui, Cocteau, qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ?  
– Picasso est à Rome  
Pourquoi ne pas l'y rejoindre ? Tu connais l'Italie ?  
J'ai besoin de beauté, Marianne, j'ai besoin de paysages, tu comprends ?  
J'ai besoin de toi*

MARMANDE

Vous connaissez la nouvelle ?

LECOUVREUR

La guerre est finie ?

BERGAMME

Ne dis donc pas de bêtises

CHAVANT

Le Major a souri

MARMANDE

Il y a de ça : il se marie

LECOUVREUR

Je plains la future

BERGAMME

Il en faut pour tous les goûts

CHAVANT

La plus grande fortune du département, à ce qu'on dit

LECOUVREUR

De quoi faire passer la soupe à la grimace

BERGAMME

Ne soyez pas médisants

Qui est l'heureuse élue ?

---

<sup>12</sup> Robert Delaunay.

<sup>13</sup> Paul Klee

MARMANDE

Je vous le donne en mille

CHAVANT

Mistinguett ?

BERGAMME

Idiot

MARMANDE

Une infirmière

La jeune et sémillante Marianne Lambry

Qu'est-ce que vous dites de ça ?

\*

\* \*

BERGAMME, *chantonnant doucement*

"Trois jeunes tambours s'en revenaient de guerre

BERGAMME et CHAVANT

Trois jeunes tambours s'en revenaient de guerre

BERGAMME, CHAVANT et LECOUVREUR

Et ri et ran, ranpataplan

S'en revenaient de guerre

CHAVANT

La fille du roi était à sa fenêtre..."

*(Un temps.)*

L'un de vous peut-il me dire pour quoi nous nous sommes battus ?

BERGAMME

Tu m'aurais posé la question il y a seulement une heure —

LECOUVREUR

Eh bien ?

BERGAMME

Je lui aurais foutu sur la gueule

CHAVANT

Et maintenant ?

*(Un temps.)*

LECOUVREUR

On s'en est sortis, pas vrai ?

BERGAMME

Et pour de bon, cette fois

CHAVANT

Cocus, peut-être, mais —

LECOUVREUR

Vivants

\*

\* \*

FINALE <sup>14</sup>

**Au village demain qui donc reconnaitra  
Cet enfant revenu de la guerre ?  
Je suis vivant, dit-il, comme on dit le bonjour  
Puis le voilà parti à se taire  
Ses yeux n'ont pas l'air de voir ce qu'ils voient  
Dirait-on pas qu'ils donnent sur l'envers ?  
De quoi le dessous du monde a-t-il l'air ?**  
NOUS DESCENDONS NOUS DESCENDONS  
La nature  
*Infiniment plus sombre que nous ne voulons l'admettre*  
Il y aura demain de la gloire pour tout le monde  
Sur le papier, l'offensive ne fait pas un pli  
NOUS NE SOMMES PAS DES HÉROS  
L'homme de troupe coûte plus qu'il ne rapporte  
*Mais tu ne dois jamais douter de mon amour*  
ON NOUS OUBLIE  
Comme tu m'oublieras  
*SALIR*  
Le ciel est gris comme tes yeux  
*TERNIR*  
Tout a la couleur de la suie  
*ENTÉNÉBRER*  
Le Bon Dieu nous a fait cocus  
Vous aussi  
*La vérité fait une tache blanche*  
A MON COMMANDEMENT !  
**Un matin de printemps – étions-nous à Craonne ?  
Je suis mort dix-huit fois – me voici  
La terre est une bouche et la bouche une mer  
Et l'homme n'est ici que naufrage  
Vous voulez savoir si j'ai bien servi  
Je vous répondrai que j'ai bien vieilli  
Et que je suis mort et que me voici**  
RETOURNEZ AU TRAVAIL  
Il faut vingt ans pour faire un homme  
*Cinq heures pour un obus*  
Un bénéfice de 523%  
NOS PATRONS SONT PLUS BOCHES QUE LES BOCHES  
C'est votre tâche de travailler jusqu'à en tomber, jusqu'à la mort  
*C'est demain que tu crèves*  
UNION SACRÉE  
Tu peux te la foutre au cul  
*JE NE SUIS PLUS LA PETITE NI LA BONNE FEMME DE PERSONNE*

---

<sup>14</sup> Choeur général. Pour significations des graphies cf note 1, supra.

Quand les gars reviendront, après la guerre, vous retournerez à vos cuisines

*Prière de sortir de la salle pour vomir*

La guerre a ceci d'excellent qu'elle est absolument

MODERNE

L'art de la guerre !

CROQUÉS SUR LE VIF

— Alors, on ne salue plus ?

**Vous en ai-je assez dit ? Ou me suis-je assez tu ?**

**Mon récit était-il pour vous plaire ?**

**A présent dites-moi ce que pèse une vie**

**Aux étals du marché de la guerre**

**Le monde à l'envers est comme à l'endroit**

**La terre y est basse et les hommes sales**

**Et le sang des uns fait l'argent des autres**

---